

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef
GNAFRON. . . Caissier.
MADELOIN. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouaillieur et gouaillieur; épatant ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLOYÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU. . . Rédacteur.
GLAQUE-POSSE. . . id.
JÉRÔME. . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

A BATONS ROMPUS.

Il est certain courriéristes, chroniqueurs, gazettiers, etc., qui ne sauraient commencer un article sans annoncer qu'ils n'ont absolument rien à dire à leurs lecteurs, — et sans geindre d'une façon plus ou moins agréable sur la disette des nouvelles.

Cette manière d'entrer en matière m'a toujours profondément agacé, et n'étaient les tamponnements trop fréquents et l'urbanité parfois gênante des employés de chemin de fer. — Je résisterais difficilement à l'envie d'aller dire à ces écrivains embourbés : « Fabriquez-vous un ut de poitrine, inventez une pommade obscène ou faites des procès en diffamation; mais, par grâce, laissez ce métier de journaliste où vous pataugez d'une déplorable façon. »

Il faudrait en effet n'avoir pas la moindre épidémie sous la main pour faire un aveu de stérilité aussi humiliant. — Voyez plutôt ce rédacteur du *Movimento* de Gênes. — voilà un gaillard dont l'imagination ne sera jamais à sec et qui saura toujours entretenir ses lecteurs dans une aimable gaieté.

Dédaignant le veau à deux têtes, — le centenaire qui enjambe quinze kilomètres à l'heure, et la famille compliquée où un enfant de deux mois se retrouve grand-père de son aïeul, — ce monsieur, dans un moment d'inspiration véritable, a trouvé charmant d'imprimer que le choléra était à Lyon, et que chaque soir les rues et places de la ville étaient illuminées de feux de joie.

Quel est donc l'être naïf qui a prétendu que les Français étaient le peuple le plus spirituel de la terre? — Voilà un Génois qui nous dépasse de

toute la hauteur d'une colonne de faits divers. Pour mon compte, l'idée de ce chroniqueur italien me paraît tellement réjouissante que je ne vois pas pourquoi, par un échange de bons procédés, je n'écrais pas ceci :

« On nous assure que la peste russe vient d'arriver à Gênes par la route de la Corniche; — les principales autorités de la ville se sont rendues au-devant de ce charmant fléau, et le maire a prononcé un discours parti du cœur, dans lequel il remerciait l'illustre visiteuse de vouloir bien apporter quelque distraction à ses administrés qui tombaient dans le plus profond marasme.

« Une des premières victimes de la peste a été un chroniqueur du *Movimento* qui s'est trouvé subitement atteint par le mal, au moment où il allait prendre sa demi-tasse de café. On l'a vu aussitôt se rouler sur le sol, en proie à des convulsions de douleur qui n'avaient d'égaux que celles de fou rire qui tordaient les spectateurs de cette scène amusante. — Il faut dire que le teint violacé, les yeux blancs et la bouche contractée de ce pauvre diable lui donnaient la figure la plus comique qu'il soit possible d'imaginer. »

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a tout un nouvel horizon ouvert au journalisme; Dieu merci, le choléra et la peste russe ne sont pas les seuls bienfaits dont puisse être accablée cette agglomération de bipèdes que les philosophes (?) appellent : l'humanité souffrante; le député, des électeurs; le médecin, des sujets; le maréchal de France, des pékins; et le substitut des prévenus.

Nous avons encore les incendies, les inondations, la famine, le typhus, les chiens enragés, etc.

De cette façon, quand un journaliste aura cinq ou six fléaux sur la planche, il pourra attendre le *renouveau* (l'ouverture des Chambres) en les en-

voyant de temps à autre dans quelque ville pour le plus grand amusement des abonnés, à qui il épargnera l'ennui de lui voir *moraliser les masses* pendant trois colonnes.

Car, nous devons le dire, quoiqu'il nous en coûte de dévoiler ces secrets du métier, — la *moralisation des masses* est la suprême ressource du journaliste aux abois, sa branche de salut, la perche tendue à son intelligence qui se noie, — et lorsqu'un écrivain ne sera plus même capable de *moraliser les masses*, vous pourrez dire, sans crainte d'erreur : Voilà un homme flambé.

J'ai connu un monsieur attaché à la rédaction d'un grand journal qui, depuis quinze ans, *moralisait les masses* tous les matins avant d'être déjeuné pendant une heure, une heure et quart.

J'avais alors la naïveté de croire aux gens qui *instruisent* le peuple, aussi lui accordais-je une certaine dose de respect et d'admiration qui s'évanouirent un jour, qu'à peu près gris, il me fit la confidence suivante :

« Mon cher, si jamais vous devenez journaliste et qu'il vous prenne envie de prêcher du haut d'un article de fonds, — ne vous mettez en quête ni d'esprit, ni de style, ni de bon sens. Voici la recette :

« Vous prenez quelques convictions solides, — je sais qu'on n'est pas toujours riche, mais il faut d'abord être percé bien bas pour ne pas posséder en propre et non grevées d'hypothèques une demi-douzaine de convictions.

« Vous les délayez dans trente ou quarante phrases clichées à l'imprimerie, où se trouvent les mots : *progrès, lumières, civilisation, grand peuple*, vous saupoudrez de quelques points d'exclamations, vous versez cette mixture sur un papier timbré à six centimes, — et les *masses* sont moralisées pour 24 heures.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

CAMÉES LYONNAISES

Alcibiade Callipyge.

S'il prenait jamais fantaisie à Solon de reprendre le bac à Caron pour venir passer quelques temps sur la terre, il serait bien surpris, en s'arrêtant à Lyon, de voir le changement survenu dans la descendance des Xénophon et des Périclès. Je lui conseillerais, si je pouvais avoir la chance de lui servir de cicérone dans l'antique Lugdunum, de venir réchauffer ses omoplates au soleil de la place de la Comédie, puis de contempler et admirer le citoyen Alcibiade Callipyge, allant, venant et circulant à pas comptés, au milieu des lézards plus ou moins dorés qui hantent cette Sénégalie, les uns promenant leur fainéantise méridionale, les autres faisant sécher les sueurs acquises à de pénibles règles d'intérêt. Que de gorges chaudes et quels éclats de rires retentiraient dans les Champs-Élysées au retour du fon-

dateur de la république grecque, au récit de son voyage d'outre-tombe.

Il rendrait jaloux Thémistocle en lui contant que le citoyen Alcibiade Callipyge change plusieurs fois de chemises par jour, quand lui, un homme utile à son pays, restait au logis lorsqu'il donnait par hasard la sienne à sa blanchisseuse de gros, qu'il ne payait point en coups de poing comme son illustre descendant.

Il ferait pâmer d'aise les chapeliers de Lacédémone qui ont pu transporter leur commerce aux Champs-Élysées, en leur faisant la description du couvre-chef à forme inusitée et impossible, dont le citoyen Alcibiade Callipyge ceint ses tempes luisantes.

Il raconterait à Euripide et à Aristophane, les scènes qu'il fait à ses commis; car il a des commis, type nouveau de mercenaires qu'Athènes ne possédait pas, et sur le dos desquels Alcibiade Callipyge essaie quelquefois d'exercer son biceps en souvenir des Jeux Olympiques.

Laissons Solon à sa joie, et occupons-nous de notre sujet d'anatomie satyrique.

Notre héros pose pour la jambe, et si vous voulez assister à une exhibition du fémur et du crural, tachez de pénétrer chez quelques laïs lyonnaises qu'il entretient comme des princesses, vous le verrez bientôt, moins

vêtu qu'un sablonnier, copier Mercure ou Hercule devant une glace et devant la courtesane.

Il pose aussi pour les yeux, ce miroir de l'âme, et il a tort; car, en le considérant un peu, vous pouvez parier que l'intelligence et l'esprit ne sont jamais entrés dans son cervelet.

Ils sont fixes comme ceux d'un poisson et sans expression comme ceux d'un lapin.

Je crois positivement qu'il a pris un abonnement chez un chemisier de la rue Impériale auquel il repasse les chemises qu'il a portées une fois; car il en change si souvent qu'il lui faudrait en posséder quatre-vingts douzaines pour satisfaire sa *chemisomanie* pendant un an.

Il y a encore une chose dont il change souvent, c'est de commis.

Il donnerait bien la moitié de sa moustache pour que Guignol se dispensât de promener sa trique sur le duvet légèrement fané de ses quilles Jupiteriennes, mais Guignol se souvient de son Virgile :

Timeo Danaos et dona ferentes.

PIQUE-EN-PEIGNE.

« Ça se débite ensuite dans les rues à trois sous la portion. »

Depuis ce petit discours, je me suis toujours demandé pourquoi nous n'éclatons pas de rire au nez de ces farceurs qui écrivent.

Notre but n'est pas le lucre, — nous voulons moraliser les masses !

— NATHANIEL BUMPOO.

GUIGNOL EN COLERE

REVUE SATIRIQUE

Gnafron apprend que Guignol s'est fait alchimiste, mais qu'au lieu de chercher la pierre philosophale, il s'efforce à composer un dépuratif universel, afin de guérir l'humanité des lèpres qui la rongent et la carient jusqu'aux os. Il va donc le trouver dans son laboratoire ; il recule effrayé en voyant des objets monstrueux qui le font frissonner de la tête aux talons.

Guignol est vêtu d'une longue robe noire semée de têtes de mort et de larmes d'argent ; il est coiffé d'un bonnet en pain de sucre, au bout duquel est perché un hibou. Des cadavres des deux sexes sont entassés les uns sur les autres avec leurs vêtements. Une chaudière en cuivre, de la dimension d'un foudre, repose sur un vaste trépied sous lequel des bûches enflammées pétillent et forment un brasier d'enfer ; il s'échappe de cette cuve une odeur nauséabonde qui fait éternuer Gnafron, lui dont le nez est habitué à toute espèce d'anti-parfum.

GNAFRON.

Ça, quel est ce chaudron noir, aux teintes livides, Tout pareil à celui qu'on voit aux Invalides ? Il pourrait contenir plus de cinquante boeufs Et faire du bouillon pour tous les malheureux.

(Après avoir regardé autour de lui.)

Et quels sont tous ces morts, visages sur visages, Recouverts de serpents et de plantes sauvages ? La sorcière qui dit : Tu seras roi, Macbeth ! T'a-t-elle ouvert son livre, appris son alphabet Composé par le Mal de signes diaboliques A vous faire crever le ciel dans les coliques ?

GUIGNOL.

Ces gueux que tu vois là, ce tas pestiféré, Sont tous ceux qu'a tués notre bâton ferré ; Ainsi tu vas m'aider, mon vigoureux compère, A les liquéfier au fond de la chaudière.

GNAFRON.

Y crois-tu découvrir un filon lucratif ?

GUIGNOL.

Je n'y cherche rien moins qu'un bon dépuratif ; Aide-moi seulement dans mon expérience, Et tu verras, mon vieux, jusqu'où va ma science.

GNAFRON.

Allons-y, mon Chignol. Quel est ce paltoquet A tête ébouriffée, aux lèvres à caquet ? On dirait qu'il sommeille et que sa gorge cuve.

GUIGNOL.

Jette-moi ce crétin au fond de cette cuve ! Ce fut un absintheur au front verdegrié, Que ma trique et la mort hier ont dégrisé.

GNAFRON.

Quelle est donc celle-là dont la petite cotte Ne descend qu'aux genoux ?

GUIGNOL.

C'est la jeune cocotte. Pour le vice elle fut cavale à quatorze ans ; . . . , elle n'eut qu'un printemps ; A la cuve ! à la cuve ! et que cette séquelle, Ces scrofuleux y soient jetés par ribambelle !

GNAFRON.

Quel est ce gros ventru ?

GUIGNOL.

Rien, un banqueroutier, Et cet autre un voleur qui sut mourir rentier.

GNAFRON.

Ah celui-là n'a pas le globe du poète, C'est un front de lézard, bon Dieu ! l'horrible tête !

GUIGNOL.

Ce fut un avorton, un de ces vrais conscrits De lettres qui s'en vont pillant les manuscrits De ceux à qui le ciel a donné quelque chose ; Comme ces gueux n'ont rien, ils volent vers et prose, Prennent l'épingle d'or, le diamant d'autrui, Et les font disparaître au fond de leur étui. A la cuve ce geai qui s'irisait la queue De l'arc-en-ciel du paon et de sa plume bleue !

GNAFRON.

Et ce masque ridé qui regarde en louchant ? On dirait que la mort interrompt son chant Au milieu d'une orgie. Ah ! si l'on fait son plâtre, Du diable si quelqu'un le prend pour Cléopâtre.

GUIGNOL.

Ce fut un vieux chameau qui nous vint du Levant, Et chez nous laissa choir ses bosses par devant ; Ce modèle accompli des folles courtisanes Porta plus de fardeaux que trente caravanes.

GNAFRON continuant sa revue.

Quelle trogne rugueuse, impassible à l'affront, La mort n'a même pu décolorer son front.

GUIGNOL.

Ça, c'est un frelateur ; il eut chevaux, calèche ; Il fabriqua du vin dont nul ne se pourlèche, — Il vous tord les boyaux ! — Allons, prends ce voleur, Et qu'au fond de la cuve il change de couleur.

GNAFRON.

Oh ! là ! là ! j'en frémis, quel est ce baromètre ? Le mercure, à ses os, fit plus d'une fenêtre.

GUIGNOL.

Celui-là ne craignait ni l'été ni l'hiver ; On lui donnait le nom du poisson au dos vert ; Il gagnait son habit, ses gants, sa fine botte, Sa canne et son lorgnon en roulant dans la crotte, Puant de scepticisme et de flegme éhonté, Le saint nom de son père en tout lieu respecté. On lui voit une brèche au milieu de la lèvre, Fruit d'un instinct bestial et frissonnant de fièvre. Allons ! du nerf, mon vieux ! plongeons dans le cuvier Ce poisson qui ne fut point classé par Cuvier.

GNAFRON.

Quel est donc ce melon frisé comme un caniche ?

GUIGNOL.

Un auteur dramatique. Il a vu sur l'affiche Deux ou trois fois son nom, qui fut sifflé toujours, Car, s'il fit voir la rampe à ses malheureux ours, Que l'on trouvait fort beaux, au milieu des coulisses, C'est que son or, sa main caressaient les actrices.

GNAFRON.

Voyons, de celui-là retirons le chapeau. Bigre ! les jolis bois à manches de couteaux !

GUIGNOL.

C'est que sa femme avait une beauté d'élite ; Le feu de son amour fit bouillir la marmite ; Le bouillon était gras ; le mari, bon garçon, Ne s'inquiétait point d'où venait la cuisson. Comme il était toujours vêtu de fraîches nippes, Il s'en allait dehors pour culotter ses pipes. Hélas ! ce pauvre diable ! il ne fut pas méchant. Jetons-le sur le tas, mais non en l'écorchant.

GNAFRON.

Quel est donc ce camard que ton pied manipule ?

GUIGNOL.

Il était, celui-là, de la haute crapule ; Il avait des châteaux remplis de beaux salons, On y festinait fort ; le bruit des violons Y faisait tremousser des cataux dans la soie ; Leur amour pétillait comme des feux de joie, Et ces feux ont brûlé sa cervelle et son cœur... Le destin, pour ces gens, a le rire moqueur : Pendant qu'il tripotait sa fortune à la Bourse, L'honneur devant ses pas fuyait au pas de course. Hardi ! dans la marmite ! attrape son talon, Et dans le bouillon chaud plonge-lui le melon. Dépêchons-nous, Gnafron, prends pour finir l'ouvrage, Ce juif, cet avocat et ce poète à gage, Jettes-y ces serpents, ces chats et ces crapauds, Ne sont-ils pas parents, bien qu'ayant d'autres peaux ! Ce détroqué béat et ce moine humoriste Qui, pour gagner de l'or, s'était fait liquoriste. Allons ! dans la chaudière ! Ils viennent en dernier, Et ces deux capuchons sont la fleur du panier. Tout écume, tout bout dans la cuve profonde.

(Après une pause.)

Que ce dépuratif fasse le tour du monde ! Vrai ! Quand on aura bu ce sirop précieux, On sera dégoûté du vice et des vicieux.

GNAFRON.

Et combien vendras-tu ta drogue qui bouillonne ?

GUIGNOL.

Moi, vendre ce remède ? Allons donc ! je le donne !

COGNE-MOU.

LES RUES DE LYON

II

Les Maçons

Vous est-il arrivé quelquefois de passer dans certains quartiers de Lyon, la rue Grôlée par exemple, et de vous sentir tout-à-coup heurté, poussé, bousculé par une avalanche humaine s'engouffrant dans cette voie étroite avec un bruit de tonnerre ? Surpris, ahuri, vous avez pu croire que ces gens poursuivaient un filon ou couraient éteindre quelque incendie ; détrompez-vous, ce sont tout bonnement les maçons qui vont dîner, et s'ils marchent lentement quand ils se rendent au travail, il n'en est pas de même quand ils se dirigent vers la gargote.

Aussi, en supposant que vous soyez affligé de cors aux pieds, je vous engage à ne pas vous aventurer dans la rue Grôlée à ce moment, car le maçon n'a pas précisément la légèreté d'allures de l'antilope et porte des souliers dont l'épaisse semelle est abondamment fournie de diamants de Chaint-Flour.

Suivons-le dans sa bassouille. Il entre tumultueusement, oublie de saluer, — naturellement, — s'assied et se met en devoir d'ingurgiter une soupe auprès de laquelle le plus épais mortier n'est que de la claire bouillie. L'autruche a la réputation d'avaler des chaînes de montre, des boutons d'uniforme, même des pipes culottées ; je doute fort qu'elle soit capable de digérer la soupe d'un maçon. Ce moderne Carantanais est ordinairement natif de l'Auvergne ou du Limousin ; c'est assez vous dire qu'il parle un charabia à faire dresser les cheveux sur la tête d'un Allemand.

Doué d'un sang très calme, le maçon en travail ne se presse jamais plus une fois qu'autre. Il est éminemment partisan du proverbe : Qui va plan va longtemps, et, lorsque l'heure des repas, il jette la pierre qu'il a sur le dos ou la truie qu'il tient à la main et déguerpit avec un enthousiasme indescriptible.

L'entrepreneur qui a un ouvrage à terminer dans un bref délai est libre, moyennant finances, bien entendu, de faire travailler ses hommes quelques heures en plus, s'il le veut, mais quant à les faire remuer plus vite, impossible. Impossible n'est pas français, dites-vous ! C'est convenu, mais c'est auvergnat.

Une autre particularité du caractère flegmatique des maçons, c'est le peu d'émotion que leur causent les accidents survenus à leurs camarades, et, soit imprudence ou témérité de leur part, soit par suite des dangers auxquels les expose l'exercice de leur profession, ces accidents arrivent malheureusement assez souvent. C'est peut-être à cause de cela qu'ils en sont si peu affectés.

On m'a assuré qu'un maçon voyant tomber à deux pas de lui un de ses compagnons qui s'était laissé choir

d'un quatrième étage leva lentement la tête vers le haut de la bâtisse, probablement pour voir s'il n'en tombait pas un autre, puis il se pencha sur le corps du malheureux, qui se trouvait posséder une montre, la retira de son gousset et, la voyant intacte, il s'écria : « Fouchtrà, il a de la chance le pays, son p'tit gnarloge est pas dérangé ! » Le pauvre homme s'était cassé les deux jambes, mais ce n'était rien, sa montre n'était pas cassée.

Le dimanche, le maçon se rend dans quelque guinguette de la Guillotière, boit comme un trou, car il a le tempérament très spongieux, et danse la bourrée au son de la vie le en tapant force coups de souliers, dont les clous grincent sur le plancher avec l'agréable bruit d'une scie qui mord dans la tôle.

Un diminutif du maçon est le *goujat*. Celui-là c'est le saute-ruisseau, le souffre-douleur du chantier. Triste situation que celle de ces pauvres enfants arrachés tout jeunes à leurs montagnes et astreints à un travail pénible, sous la direction de gens qui ne se font pas scrupule de les rudoyer, voire même de leur infliger de brutales corrections.

Cependant le *goujat* prend patience en songeant que dans un temps plus ou moins rapproché il sera ouvrier et qu'alors il pourra se venger des nombreuses taloches qu'il a reçues, en les rendant avec usure à ses successeurs, qui feront de même envers ceux qui viendront après eux, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de maisons à bâtir ou à démolir, autrement dire jusqu'à la fin du monde.

VARLOPINO.

FAUSSES NOUVELLES

Une grande joie a été procurée cette semaine à la rédaction du *Journal de Guignol*. Madame Méra est venue trouver M. Labaume et lui a offert cinq cent mille francs pour acheter le droit de publier ses Mémoires.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des négociations engagées au sujet de cette publication qui n'en doutons pas, est appelée à un immense succès.

Une rixe déplorable a failli ensanglanter, dimanche soir, la représentation de l'Homme-Guano.

M. Max Grassis, directeur du *Salut public*, s'étant permis quelques personnalités blessantes vis-à-vis de M. Cristopher Delano, celui-ci s'est levé subitement et a assailli l'honorable rédacteur à grands coups de sa douve de tonneau. Surpris et mortifié, M. Max Grassis a riposté immédiatement, et, sans l'intervention des spectateurs on ne sait ce qu'il serait advenu. — Cette scène regrettable s'est terminée devant l'apparition d'un tricorne ami de la tranquillité. On a fait évacuer M. Max Grassis; M. Cristopher Delano a repris la position qu'il occupait depuis 1720, et la représentation a pu suivre son cours.

IL FAUT BRILLER

Il faut briller, c'est la loi suprême.

Il n'y a pas de milieu. Chacun veut avoir une voiture à robe de soie et une petite dame à huit ressorts.

Du haut en bas de l'échelle sociale, depuis le millionnaire jusqu'à l'ouvrier. En passant par toutes les conditions de fortune, l'envie de paraître plus qu'on est se manifeste par un luxe insensé d'équipages, de réceptions splendides, de villégiatures étourdissantes, toutes dépenses qui demanderaient un revenu du triple.

Dans quelques années, si cela continue, tout le monde sera riche. Nous irons tous en voiture, on supprimera le dépôt de mendicité d'Albigny, on rasera l'Hôpital et la Charité et on élèvera, sur leurs emplacements, toutes sortes de jolis petits hôtels entre cour et jardin, ce sera charmant.

Bizarre contraste de notre époque démocratique, les graveurs n'abondent pas à armer les cartes de visite.

L'orgueil donne des lettres patentes contresignées par la fourberie à tous ceux qui éprouvent le besoin de renier leur passé ou de tromper le présent.

Ce sont, il est vrai, des armes, des titres, des devises de fantaisie, mais ce n'en est pas moins une maladie à signaler; par exemple, une couronne comtale dont les perles ressemblent à s'y méprendre à des cocons de vers-à-soie ou un parapluie fleurdelysé d'azur, sommé d'une couronne de baron, deux cannes à tordre pour supports, avec *In hoc signo vincimus* pour devise; mais enfin ce sont des armes avec lesquelles on chasse quelques filles dotées au miroir.

On ne voit que diamants aux chemises, aux cravates, aux doigts; tout scintille, c'est un délire, une Apocalypse de pierreries à faire verdier de jalousie le *Bezestin* de Constantinople.

Grattez un peu ce vernis, fouillez ces guenilles baveuses, que trouverez-vous? le fumier de Job.

Des négociants à la veille de faire faillite et qui, grâce à ce semblant de fortune, font de nouvelles dupes et augmentent leur passif de cinquante mille francs.

Des employés de fabrique qui, sans aucune fortune connue et avec un appointement de trois mille francs, trouvent moyen d'entretenir un premier sujet et de voyager en grands seigneurs.

Des petits rayons à douze cents francs qui meurent de faim dans le jour pour remuer le soir un *beefsteack* dans un café à la mode.

Des idiots de 18 à 30 ans, qui disent « un coup d'épaules au secrétaire de papa qui n'a plus de dents pour manger son pain, » qui ne craignent pas de voler leur père pour subvenir à ce besoin de parader et d'être à la hauteur suivant leur expression.

Enfin, des malheureux qui ne rougissent pas de renier leurs parents, quand ces derniers sont dans une position à leur gré, trop humble.

Allez dire par exemple à celui-ci que son père, honnête homme par excellence, n'est que teneur de livres dans telle maison, au lieu d'être le chef de telle autre, il vous arrachera les yeux; dites à celui-là, qui parie vingt-cinq louis à tous propos, que sa mère vend des pommes de terre

frites et gémit sur la conduite de son fils, il vous dévorera jusqu'aux os...

Quand le délire de l'envie de briller arrive à cette immolation de sa propre origine, le mal est grand.

Il en est qui, ayant tout dévoré, pour continuer ce train de vie, cette série de plaisirs, de jouissances, se font exploités, pilotent les plus jeunes, leur arrachent lambeaux par lambeaux une partie de leur fortune, et cela avec une vivacité qu'on ne trouve que dans une fatalité mystérieuse, alliée à l'action invincible du jeu et des femmes!...

Il en est d'autres qui se livrent à des combinaisons monstrueuses dont la non-réussite peut amener le spéculateur en face de l'accusateur public, et cela uniquement pour épater un tel qui fait trop sa tête, disent-ils.

Il y en a enfin qui, de degrés en degrés, de chutes en chutes, roulent si bas qu'on les perd de vue. Bref tous veulent atteindre un sommet auquel il ne leur est pas donné de parvenir.

C'est donc l'envie de briller qui a créé et crée incessamment ce monde bizarre duquel nous allons extraire au hasard trois types que nous ferons passer, dans un prochain numéro, sous les yeux de nos lecteurs.

COLOMBINETTE.

Avis-Guignol.

Le blond chasseur qui pour ne pas rentrer bredouille à Lyon a acheté, il y a quelques jours, trois cailles dans une auberge d'Amberieu, et qui a oublié de les faire porter sur l'addition, est prié d'envoyer immédiatement 2 fr. 25, prix des trois bêtes susdites. Il nous serait pénible d'avoir à divulguer son nom.

L'administration des Hospices de Lyon est priée de donner des nouvelles de l'enfant qui a été mis au monde à la porte de l'Hôtel-de-Dieu, faute par lui de s'être muni des papiers nécessaires.

Le Cor d'harmonie qui a perdu un calambour jeudi soir, sur la place Bellecour, est prié de passer au bureau du journal. On le lui rendra intact et sans retouche.

LES POTICHES

Tacitule Pourpré.

Tacitule Pourpré est un petit homme au visage ultra-couperosé; il tient la tête haute, il se drape dans sa redingote comme un hidalgo, et pareil au coq irrité ou amoureux, il marche fièrement sur ses ergots. Dédaignant dès son enfance les traditions, l'art et le langage des canuts, Tacitule Pourpré obtint de l'autorité paternelle la licence de faire ses classes. Par sa tenacité, il réussit à se métamorphoser, et de geai il devint paon. Muni d'un diplôme d'assassin légal, il se livra avec passion à la compilation. Il écrivit, d'après les autorités médicales, quelques centaines d'articles sur la gale, le choléra, les bâtards, la fièvre, la teigne et la rogne. Ces analyses, non moins faciles qu'inutiles, donnèrent à notre faiseur une réputation doc-

torale qui lui servit à expédier promptement les malades crédules. La clientèle fut d'abord réduite à néant. Ne pouvant plus décimer les populations, notre philanthrope avancé et convaincu songea à les crétiniser : il fonda un journal destiné à propager la platitude du bourgeois-prudhomme de juillet Rédacteur en chef, il eut quelques désagréments, entre autres un duel ! Tacitule Pourpré céda sa place de rédacteur à celui auquel il avait, avec une rare magnanimité, cédé son rôle d'acteur dans ce duel mémorable.

Ces vives contrariétés et un amour déréglé pour la compilation ont amené notre héros dans une voie presque littéraire. Sans études préparatoires, il s'est improvisé historien ! Le maire de la ville de Ratapolis a donné carte blanche à cet annaliste, qui n'a jamais vu une médaille, une inscription, une charte ! Il écrit des livres énormes où il narre avec une complaisance très-prolixie les nombreuses querelles que lui attirèrent ses plagiats et son insolence. Il joue au philologue, publiant sans trêve des éditions polyglottes dont il n'entend pas un mot, et dédiant ses prétendues traductions à des demoiselles qui pratiquent l'art d'aimer. On le dit chef d'une administration, c'est-à-dire sinécure en chef ; cependant on ne l'a jamais vu travailler à autre chose qu'à ses gros livres, que seul il a le courage de lire. Un de ses amis l'ayant surpris à feuilleter plusieurs in-folio, lui dit : — Vous corrigez sans doute vos ouvrages ? » Tacitule Pourpré répondit modestement : « Il n'y a rien à corriger ! D'ailleurs, pourquoi corrigerait-il des volumes destinés à des têtes couronnées ? »

Le style de cet historico-médecin est tiré comme les pantalons qui affublent ses tibias nerveux, il a des sous-pieds (Tacitule est le seul Européen civil qui porte des sous-pieds). Cela ne veut point dire que la coupe de sa phraséologie soit moins irréprochable que celle de ses pantalons.

Au demeurant, Tacitule Pourpré est un homme pénétré de son importance, intelligent, archisérieux, toujours perché sur un piédestal dû à son amour-propre sans limites, aimant avec passion le luxe typographique, le papier fort et le vélin, compilateur infatigable et bon époux.

LA VERGETTE.

VOYAGE AUTOUR D'UNE HOTTE

M^{me} ADAMANTHE

Je sais toute la vérité
Sur ce vilain peigne en ivoire
Tout raccorni, tout édenté,
C'est une lamentable histoire !

Celle dont il retint jadis
La chevelure blonde... ou rouge
Au beau temps de son paradis,
Travaille aujourd'hui dans un bouge.

Née au joli bourg de Romans,
De bonne heure au pays de Tendre
Elle voyage. A quatorze ans
Elle aurait pu vous en revendre.

En ce temps déjà que d'appas :
Cou de cygne, épaules d'albâtre !
En la voyant chacun, hélas !
Rendait les armes sans combattre.

Puis grandissant de jour en jour
Sa beauté fait d'énormes brèches,
Et, sur ses pas, le Dieu d'amour
S'épuise à décocher des flèches.

Nul n'est exempt. Berger et roi
Brûlent d'une flamme éternelle,
Et tous les cœurs en désarroi
Galoppent en croupe avec elle.

On l'adore, on fait mille excès :
Partout ce ne sont que batailles,

Soupirs, sanglots, fureurs, décès,
Gémissements et funérailles...

Elle eut alors de beaux moments ;
C'est un si grand bonheur de plaire !
Mais l'âge vint, et ses amants
Firent justement le contraire.

Elle passa du prince au duc,
Descendit du marquis au comte,
De l'enfance au vieillard caduc,
Changeant moins de bas que de honte !

Bien que savante en ce métier
Et badigeonnant sa façade,
Elle tomba jusqu'au troupier
Roulant de cascade en cascade.

Que sont devenus ses appas,
Cou de cygne, épaules d'albâtre ?
Ils sont envolés, hélas !
Mais, certes ! non pas sans combattre.

De peigne a-t-elle encor besoin ?
Sa chevelure blonde ou fauve,
Dont jadis elle eut tant de soin,
A déserté ! sa tête est chauve.

Et maintenant, moi le premier,
Je plains la pauvre créature !
Ses habits sont un vrai fumier,
Et son corps de la pourriture !...

Voilà, monsieur, la vérité
Sur ce vilain peigne en ivoire
Tout raccorni, tout édenté,
C'est une lamentable histoire !

L'APPRENTI.

BUGNES A L'EPERON

Les gardes comme les musiciens ont généralement la réputation méritée d'aimer la dive bouteille.

M. le maire de Pont-d'Ain va consulter un voisin sur ce que son cheval ne voulait pas boire.

— Votre cheval ne veut pas boire ?

— Eh non !

— Faites le nommer garde-champêtre, et sûr la soif viendra.

* *

Un paysan dauphinois implore la protection de ses juges.

S'adressant au président :

— Je ne suis pas regardant, monsieur le président ; si je gagne mon procès, autant de juges, autant de dindes.

THÉÂTRES.

Théâtre-impérial. — Les quelques lignes de critique que nous nous sommes permises à propos des chœurs dans un précédent numéro, — nous ont attiré une lettre de réclamations très courtoise, qui semble émaner des parties intéressées.

L'écrivain, qui s'exprime collectivement, attribue les imperfections que nous avons signalées, — nous citons :

« 1° A l'influence des bémols ajoutés à la clé par notre précédent directeur et à l'engagement de M. Rabais-Fort comme chef d'attaque, ce qui a amené l'émigration des meilleurs choristes.

« 2° A l'insuffisance musicale de M. Couard, répétiteur des chœurs. »

Nous n'avons qu'à attirer sur la première de ces causes l'attention de M. Delestang, qui, nous l'espérons, saura remédier à la situation faite par son prédécesseur. Quant à la seconde, nous ne pouvons en apprécier

l'exactitude ni l'admettre dès à présent comme positive, puisque les répétitions n'ont pas lieu *coram populo* ; — mais, qu'il nous suffise de dire à M. Couard de se tenir sur ses gardes, — car notre correspondant est un gail-lard qui ne lui fera pas grâce d'un demi-ton.

Paulo majora. Plusieurs personnes nous ont reproché d'avoir été dur pour M. Villaret. En vérité, la critique n'est pas un métier commode, et bientôt l'inviolabilité de certains chanteurs sera en raison directe de leurs appointements et de la hauteur des lettres de leur nom sur les affiches.

Nous avons dit que M. Villaret avait une jolie voix, qu'il chantait bien, surtout les morceaux connus, classiques, — mais que son talent n'était pas complet et que ses notes élevées manquaient d'ampleur.

Il n'y a rien là, ce nous semble, qui sorte des bornes d'une critique modérée, et nous ne pouvons pas cependant, malgré la meilleure volonté du monde, mettre Duprez sous la semelle des brodequins de ce nouvel Arnold.

Nous n'hésitons pas d'ailleurs à reconnaître que les représentations des *Huguenots* et de la *Juive* ont été bien supérieures à celle de *Guillaume-Tell*, et que le quatrième acte de chacun de ces opéras a valu à cet artiste des applaudissements mérités.

M^{me} Sallard, première chanteuse légère, faisait son troisième début dans les *Huguenots* ; — elle a été reçue sans opposition.

Cette chanteuse a la voix fraîche, vocalise avec facilité et pourra compenser par les charmes de sa personne les petites imperfections de son style.

Célestins. — M. Train a fait son troisième début dans la *Dame aux Camélias*.

La salle était à peu près vide, et il a été reçu par les banquettes. C'est sans doute ce qui explique pourquoi M. le commissaire de police a négligé de demander l'avis du public sur cette admission.

Cet honorable fonctionnaire a pensé avec beaucoup de raison que le talent du débutant serait impuissant à soulever l'enthousiasme de quelques planches de sapin recouvertes de velours coton.

Nous devons cependant rendre à M. Train la justice qu'il est payé de bonne volonté ; malheureusement son mérite n'est pas à la hauteur de ses efforts. Honneur au courage malheureux.

FRÈRE JACQUES.

Le théâtre de la Croix-Rousse s'est ouvert cette semaine. Guignol est trop bon patriote pour ne pas aller écouter si on y *bajaste* de *gandoises*.

Nous en parlerons au prochain numéro, — ou plutôt, pour être énormément spirituel, — à huitaine, comme on dit au Palais.

CORRESPONDANCE

Roquet-Fide. — Erreur ! Frère Jacques a trois figures, qui ne sont, hélas ! ni blondes ni belles. Quant aux entrées, ni il n'en a demandé, ni il n'en a mandera, ni il n'en acceptera. — Est-ce bien entendu ?

Dolorès. — A samedi prochain, et surtout débarrasse-toi vite de ta vilaine visiteuse. Diable ! un œil tendre et vigilant ! Ah ! je voudrais bien soulever un coin de rideau.

Jean Cannel. — Bien touché ; mais a besoin du riffard et de la varlope, comptez-y.

Comtesse R. — Viens, nous causerons de l'infidèle, et n'oublie pas la friandise annoncée.

Macette. — Ces hideuses obscénités ont déjà été frappées : un franc chasseur est à leur piste.

Un tisseur du Plateau. — C'est un grand problème ! La misère frappe, la colère y répond. Allons, pas d'amertume ; après l'orage viennent les beaux jours. C'est bien long, n'est-ce pas ?

Picheur. — Nous réservons l'apoplectique.

Patafras. — Oui ! l'étiquette est assaisonnée et complète.

Nepomucène Pasfort. — Pas mal salés ! Seront passés au grill plus tard.

Alberie 1er. — J'appuie sur la Barre. Au prochain, l'exhibition des ficelles. — Dis donc, je voudrais bien voir ta binette.

Jean Navet. — Dormir ! Mais pas du tout ; il aura son coin. Et ta prose, je voudrais bien la connaître.

Han-Retard. — Pauvre ami, impossible : les accapareurs seuls en ont, et encore le 5 est bien rare.

Aspic Clairvoyant. — Cher zéro ! allons, pas de colère. Boes et griffes tiennent toujours la corde ; douceur aura son tour, mais patience.

Champavert du Gorguillon. — Le papa qu'Embaume a un petit secret à te confier. Si tu le peux, viens. La bonne heure est le matin jusqu'à midi.

A. Coco. — Votre toqué nous est connu.

L'Imprimeur-Gérant, LABAUME.

IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5